

**Jean Lacouture : «Malraux et Trotski – Extrait d’*André Malraux, une vie dans le siècle*», *Le Nouvel Observateur*, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.**

Ce vieil homme d’aventure, à la fois fracassé et au regard perdu, qui revient du Bengladesh et d’on ne sait quelle cérémonie au Népal en hommage à Bouddha, pourquoi parler encore de lui qui parle tant, survivant par hasard à de Gaulle et à Picasso ? Parce que sa vie violemment vécue, dans la plus tragique ambiguïté, faite d’individualisme aventureux et de fraternité révolutionnaire, d’esthétisme avantageux et d’engagements généreux, fend le siècle comme l’étrave d’un navire fait des eaux de la haute mer et qu’à le traquer de la forêt indochinoise aux maquis de Corrèze, du Berlin des nazis à la sierra de Teruel, des tribunes du Front populaire à son bureau de ministre, on apprend sur le siècle tout ce qu’un destin individuel, même immergé dans l’universel, permet d’en découvrir. Ce fut le projet initial de ce livre qui tente de décrypter ses raisons d’agir, de mesurer ses incompatibilités, de comprendre ses métamorphoses et de déceler ses rapports entre le réel et l’imaginaire chez l’homme qui a prétendu résumer ainsi l’aventure humaine : «*Transformer en conscience la plus large expérience possible.*» André Malraux déclarait, un jour : «*Pour Le Nouvel Observateur, il n’y a pas de Richelieu.*» A lire ces pages du livre<sup>1</sup> que Jean Lacouture va publier dans quelques jours aux éditions du Seuil, on constatera, en tout cas, qu’il y a un Malraux... Que l’individu fasse l’histoire ou soit façonné par elle, l’évocation des extraordinaires rapports qui se nouèrent, voici quarante-cinq ans, entre le marxiste Léon Trotski et l’antimarxiste André Malraux – qui font l’objet d’un des chapitres de ce livre – permet de mesurer sa puissance créatrice et son aptitude à tirer, de la contradiction du conflit, le surcroît de grandeur possible que tout homme ignore en lui.

\* \* \*

---

<sup>1</sup> *André Malraux, une vie dans le siècle.*

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

Quand les Allemands entrèrent à Paris, au mois de juin 1940, Gaston Gallimard pris soin, avant de gagner Le Languedoc, de brûler quelques papiers compromettants pour ses auteurs, et notamment un extraordinaire document : le plan d'une expédition au Kazakhstan établi par André Malraux en 1929 pour délivrer Léon Trotski, déporté à Alma-Ata sur ordre de Staline.

Malraux avait mis beaucoup de soin à la préparation de ce faramineux projet et prévu de créer une association chargée de recueillir les fonds nécessaires. Il avait fallu que Gaston Gallimard s'interposât et jetât le poids de son autorité bonhomme pour que l'auteur des *Conquérants* renonçât à cet exploit digne des Trois Mousquetaires qui auraient lu *L'Histoire des treize* – mais non l'histoire de la révolution revue par Staline.

André Malraux, alors, a vingt-sept ans. Il se confond en esprit avec ce Garine qu'il a si puissamment modelé à son image (rehaussée de celle de Lawrence). Il n'a pas prétendu en faire un reflet, même lointain, de Trotski mais, dans les rares dialogues où il l'oppose à Borodine, et dans leurs portraits alternés, il a suggéré l'opposition entre le communiste «romain» entrepreneur et organisateur, dont Staline offre alors le modèle, et le communiste «conquérant», dont l'inventeur de la «révolution permanente» serait l'archétype. Le lien entre ce personnage et certains comportements politiques de Léon Davidovitch est peut-être inconscient : il existe.

### **Un stupéfiant dialogue**

Plus généralement, Malraux est déjà hanté par la légende rouge d'Octobre, du Palais d'Hiver, de la guerre civile, des marins révoltés, des partisans et des «Cent Noirs». Quand il prétend résumer le vingtième siècle en une image, celle d'«*un camion hérissé de fusils*<sup>2</sup>» il pense d'abord à la naissance de l'armée Rouge, aux patrouilles dans Petrograd enneigé, aux tentatives de putsch des cadets, à Odessa encerclé, aux foules ouvrières de Moscou. Une figure magique plane sur ces violentes images, casquette, lorgnons, barbiche, vareuse au col levé, éloquence fulgurante, une manière

---

<sup>2</sup> Entretien de Malraux avec l'auteur, juin 1972.

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

d'aigle noir aux serres puissantes, Léon Davidovitch Bronstein, dit Trotski, commissaire du peuple à la guerre et créateur de l'armée Rouge. Quel personnage plus romantique que celui de vainqueur-vaincu – plus romanesque que le raisonnable, raisonnant, rationnel, persévérant Lénine à l'éloquence technicienne. Et personnage qui avait sur son illustre aîné l'avantage de poursuivre dans les années 1930 une existence pourchassée de fantôme survivant au Thermidor russe.

Malraux ne révère pas seulement en Trotski le constructeur d'histoire. Il l'admire aussi pour s'être préoccupé activement des droits de l'écrivain, avec Lounatcharski, au plus fort de la guerre civile. Ce stratège violent amateur de lumières est bien le héros dont il rêve.

Bref, Trotski fut le premier – avant, après Lawrence ? – de ces grands vivants qui relayèrent dans l'imagination avide de Malraux les fantômes révévés de Saint-Just, de Rimbaud, de Nietzsche et d'Ivan Karamazov. Survivant légendaire de l'évènement le plus fabuleux du siècle, dont Malraux se veut le participant total, faiseur de mythes, inventeur d'actes, inspirateur de gestes, il habite violemment le jeune homme qui vient d'écrire *Les Conquérants* et porte déjà en lui *La Condition humaine*.

Le plus étrange n'est pas qu'un jeune écrivain assoiffé de défi épique soit hanté par le survivant des héros révolutionnaires d'octobre 1917, qui est en même temps un historien. C'est que l'intérêt fut réciproque et que Léon Davidovitch se montra très curieux de ce jeune écrivain aux vellétés plus révolutionnaires que l'engagement. Entre eux, il est vrai, un lien personnel existe : Pierre Naville, écrivain marxiste alors très proche des surréalistes, parent et ami de Gide, hardiment partisan de la «ligne oppositionnelle» de Trotski et qui, en 1932, est allé rejoindre «le Vieux» à Prinkipo, l'île aux Princes proche d'Istanbul, où le gouvernement de Kemal Ataturk a donné l'hospitalité au proscrit.

Trotski, passionné de littérature française («*ces livres à couverture jaune*», dit-il avec une sorte de révérence) mais dont le sens esthétique n'est pas très sûr (il préfère Anatole France à Proust), interroge son ami sur «*ce jeune Malraux qui, lui, au moins, a*

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*de la volonté, pas comme ces héros de Proust ou de Gide... Est-ce quelqu'un qu'on peut gagner à notre cause ?<sup>3</sup>».*

Il faudra près de deux ans pourtant à Trotski pour transformer ses interrogations en critiques, des critiques qu'il faut lire, si étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, dans cette optique du *leader* politique soupesant une éventuelle «recrue»... C'est en avril 1931 que parut dans la *N.R.F.* l'article sur *Les Conquérants*, qui, repris plus tard dans *La Révolution étranglée*, lie décidément le révolutionnaire au romancier, offrant à celui-ci l'occasion d'un débat inespéré et donnant au bref récit imaginaire d'un épisode du soulèvement cantonnais la valeur presque authentique d'un chapitre de l'histoire de la révolution mondiale.

Stupéfiant dialogue. D'abord parce que Léon Trotski, le compagnon de Lénine, discute d'égal à égal avec un jeune écrivain peu connu qu'il tient naïvement pour un protagoniste de la révolution chinoise, et qui riposte avec un imperturbable aplomb aux arguments de ce personnage quasi fabuleux. Ensuite parce que le débat s'instaure sur une trame romanesque dont les données sont partiellement exactes, mais les personnages, Borodine et Gallen exceptés, sont purement imaginaires. A l'homme de l'histoire, l'homme du roman répond comme s'ils étaient sur le même plan – Trotski y ayant d'ailleurs incité Malraux avec une désarmante bonne grâce. Imaginons Napoléon à Sainte-Hélène discutant de stratégie avec Stendhal et celui-ci opposant Fabrice à Grouchy...

Trotski situe d'emblée le livre très haut : «*Un style dense et beau, l'œil précis d'un artiste, l'observation originale et hardie – tout confère au roman une importance exceptionnelle. Si j'en parle ici, ce n'est pas parce que le livre est plein de talent, bien que ce fait ne soit pas négligeable, mais parce qu'il offre une source d'enseignements politiques de la plus haute valeur. Viennent-ils de Malraux ? Non, ils découlent du récit même, à l'insu de l'auteur, et témoignent contre lui – ce qui fait honneur à l'observateur et à l'artiste mais non au révolutionnaire. Cependant, nous sommes en*

---

<sup>3</sup> Entretien de Pierre Naville avec l'auteur, 20 avril 1972.

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*droit d'apprécier également Malraux de ce point de vue : en son nom personnel et surtout au nom de Garine, son second moi, l'auteur ne marchand pas ses jugements sur la révolution...»*

Le créateur de l'armée Rouge ne met pas un instant en doute la véracité du conteur qui n'a pas, selon lui écrit un roman mais une *«chronique romancée»*. Il salue ses *«sympathies actives [...] pour la Chine insurgée»*, bien qu'elles soient *«corrodées par les outrances de l'individualisme et du caprice esthétique»*, et sa perception de *«la haine révolutionnaire»*, qui *«auraient pu entrer dans une anthologie de la révolution si Malraux [...] n'avait pas introduit dans son étude une petite note de supériorité blasée...»*.

### **Eloge d'un terroriste**

Mais, ce qui importe surtout à Trotski, c'est le procès qui est fait dans le livre, *«à l'insu de l'auteur»* et qu'il développe, lui, avec un acharnement avide, de la stratégie chinoise du Komintern et de Staline. Pour Léon Davidovitch – qui ne dédaigne pas de rectifier la biographie de Michel Borodine telle qu'est proposée par Malraux –, tout le mal vient du choix que *«cette petite bureaucratie étrangère»*, inféodée au Komintern et à Staline (Borodine, Garine, Gallen, Klein, Gérard) a fait de l'alliance avec l'aile droite du Kuomintang contre le peuple incarné par Hong.

Du point de vue de l'histoire du bolchevisme et de l'évolution des idées de Trotski, c'est là un texte remarquable car il est empreint d'un *«gauchisme»* surprenant, même de la part de l'avocat de la *«révolution permanente»*. Il est intéressant, en effet, de lire sous la plume de l'homme qui a fait écraser la révolte de Cronstadt l'éloge de ce prototype du terroriste anarchisant qu'est Hong.

Certes, *«le Vieux»* ne prône pas les méthodes du terrorisme. Mais il allègue que *«[...] si Hong ne trouve pas sa juste voie, c'est la faute de Borodine et de Garine, qui ont placé la révolution à la remorque des banquiers et des marchands. Hong reflète la masse qui déjà s'éveille mais qui ne s'est pas encore frotté les yeux ni amolli les mains.*

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*Il essaie par le revolver et le poignard d'agir pour la masse que paralysent les agents du Komintern. Telle est, sans fard, la vérité sur la révolution chinoise.*

*«Le dialogue de Borodine et de Hong est le plus effroyable réquisitoire contre Borodine et ses inspireurs moscovites. Hong, comme toujours, est à la recherche d'actions décisives. Il exige le châtement des bourgeois les plus en vue. Borodine trouve cette unique réplique : "Il ne faut pas toucher à ceux qui paient... La révolution, c'est payer l'armée" [...] Ces aphorismes contiennent tous les éléments du nœud dans lequel la révolution chinoise fut étranglée [...] L'armée de la révolution n'attend pas de gratification : elle fait payer.*

*«Entre [...] Canton et [...] Petrograd, il y a cette différence tragique qu'en Chine, il n'exista pas, en fait, de bolchevisme : sous le nom de trotskisme, il fut déclaré doctrine contre-révolutionnaire et fut persécuté par tous les moyens de la calomnie et de la répression. Où Kerenski n'avait pas réussi pendant les journées de juillet, Staline en Chine réussit dix ans plus tard...»*

### **Saint-Just face à Danton**

Et, déplorant que l'auteur ait manqué de la *bonne inoculation du marxisme qui [...] aurait pu le préserver de fatales méprises*», Léon Trotski conclut rudement :

*«Le livre s'intitule Les Conquérants. Dans l'esprit de l'auteur, ce titre à double sens, où la révolution se farde d'impérialisme, se réfère aux bolcheviks russes ou plus exactement à une certaine fraction d'entre eux. Les "conquérants" ? Les masses chinoises se sont soulevées pour une insurrection révolutionnaire, sous l'influence indiscutable du coup d'Etat d'Octobre comme exemple et du bolchevisme comme drapeau. Mais les "conquérants" n'ont rien conquis. Au contraire, ils ont tout livré à l'ennemi. Si la révolution russe a provoqué la révolution chinoise, les épigones russes l'ont étouffée. Malraux ne fait pas ces déductions. Il ne semble pas même y penser. Elles ne ressortent que plus clairement sur le fond de son livre remarquable.»*

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

Pour saisisant que soit cet article consacré par le compagnon de Lénine au roman d'un jeune écrivain étranger, la réponse de Malraux ne l'est pas moins. A l'homme d'Octobre, il riposte sur le ton intrépide de Saint-Just face à Danton. Loin de se confondre en hommages au grand homme qui lui fait l'honneur de l'interpeller, il contre-attaque d'entrée de jeu et marque un point. A Trotski, qui lui a prescrit durement «*une bonne inoculation de marxisme*», Malraux fait valoir que Borodine et les responsables de l'Internationale sont marxistes – et que pourtant...

Et mêlant fiction et réalité, problèmes esthétiques et historiques avec plus de virtuosité que son interlocuteur, il écrit :

*«Lorsque Trotski ajoute qu'il n'y a pas d'affinité entre l'auteur et la révolution, que "les enseignements politiques découlent du livre à mon insu", je crains qu'il ne connaisse mal les conditions d'une création artistique : les révolutions ne se font pas toutes seules mais les romans non plus. Ce livre n'est pas une "chronique romancée" de la révolution chinoise, parce que l'accent principal est mis sur le rapport entre des individus et une action collective seule. La documentation des Conquérants est justiciable des arguments qu'avance Trotski; mais elle seule. Il trouve que Garine se trompe; mais Staline trouve que lui, Trotski, se trompe à son tour. Lorsque, dans sa Vie, on lit le poignant récit de sa chute, on oublie qu'il est marxiste et peut-être l'oublie-t-il lui-même.»*

Le trait est fort, sinon généreux. Et le romancier d'enchaîner, avec aplomb :

*«Puisque Trotski reconnaît à mes personnages la valeur de symboles sociaux, nous pouvons discuter maintenant de l'essentiel.»*

L'essentiel, pour Malraux, c'est la thèse «possibiliste» fondée sur le fait que, en 1925-1926, le Parti communiste chinois ne peut rien entreprendre seul et qu'il n'a d'existence que dans l'alliance avec le Kouo-min-tang. C'est la thèse que reprendra, presque mot pour mot, face à Kyo, le Vologuine de *La Condition humaine*. Tout au long de son article, ce jeune homme de vingt-neuf ans, qui n'a jamais participé à une seule lutte politique d'envergure, entreprend de donner à Léon Trotski une leçon de stratégie

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

politique. Et le plus fort est qu'il la donne... Non que ses arguments soient sans réplique. Mais ils sont forts – d'autant plus forts, il est vrai, qu'il les modèle sur des personnages qu'il a lui-même modelés. Ah ! que Balzac eût été fort, discutant de la politique de Vautrin avec Vidocq...

### **Aux côtés de Gide**

Il faut prêter l'oreille à son beau discours. Dans cet étrange tournoi, c'est l'amateur qui use des armes du professionnel, laissant au chef politique le rôle de l'idéaliste fiévreux...

*«L'Internationale [...] n'eut pas le choix [...]. J'ai dit que son objectif était de donner au prolétariat chinois, le plus vite possible, la conscience de classe dont il avait besoin pour tenter la prise du pouvoir; or l'obstacle le plus vigoureux que rencontra alors la conscience de classe était la conscience de société. Tout militant chinois était membre d'une de ces sociétés innombrables, dites secrètes, dont l'histoire est l'histoire de la Chine depuis 1911; le Kouo-min-tang était la plus puissante d'entre elles; toutes proportions gardées, il ressemble bien plus à notre franc-maçonnerie qu'à notre radicalisme. Avant la fusion, la doctrine communiste était celle d'une société naissante; aussitôt après, elle devenait une des doctrines de la société la plus nombreuse [...]*

*«[...] En disant "Parti d'abord", Trotski défend un principe révolutionnaire dont on ne peut méconnaître la valeur ni la primauté... Je ne puis d'ailleurs qu'admirer le rôle héroïque, au sens le plus réaliste du mot, que Trotski réclame du prolétariat. Mais je dois le confronter aux faits, constater qu'une Tchéka plus forte (le Kouo-min-tang contrôlait la propagande, non les services secrets) eût été, à partir de Han-kéou, une solution possible.»*

Et c'est la conclusion tranchante :



Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*«En faisant à mes personnages l'honneur de les tenir pour des symboles, Trotski les sort de la durée, ma défense est de les y faire rentrer<sup>4</sup>.»*

On ne dispose d'aucune information sur la réaction de Trotski à cette «leçon» de machiavélisme extrême-oriental, à lui donnée par un homme qu'il prenait pour un authentique combattant mais qui n'en était pas moins une manière d'adolescent. Ce que l'on sait, en tout cas, c'est que, Malraux lui ayant demandé un rendez-vous peu après son installation en France, en juillet 1933, le compagnon de Lénine accepta volontiers de le recevoir.

### **«Fantôme éblouissant»**

Le romancier vient d'achever *La Condition humaine*, qui paraît dans *La Nouvelle Revue française*. Aux côtés de Gide, il s'est engagé en mars dans le combat antifasciste, au sein de l'Association des Écrivains et Artistes révolutionnaires. Quittant la Turquie, Trotski a été accueilli en France par le gouvernement Herriot. Non autorisé à résider dans la région parisienne, il s'est installé près de Royan, dans une villa de la petite station de Saint-Palais. C'est là que Malraux, conduit par un jeune militant trotskiste, lui rend visite, le 26 juillet 1933. Clara, inquiète de la santé de la petite Florence, n'a pas pu, à son grand dépit, l'accompagner.

Le récit de l'entrevue, Malraux ne l'a publié que neuf mois plus tard dans *Marianne*, au moment où Léon Davidovitch venait d'être expulsé par le gouvernement Doumergue, après le 6 février. C'est un beau texte, frémissant d'admiration.

*«[...] Peu à peu, avançant dans le rayon de nos phares, derrière un jeune camarade prudent qui portait une torche électrique, montèrent des souliers blancs, un pantalon blanc, une veste de pyjama, jusqu'au col [...]. La tête demeurait dans l'ombre nocturne. J'ai vu quelques-uns des visages où devaient s'exprimer des vies capitales : presque tous sont des visages absents. J'attendais avec plus que de la curiosité ce*

---

<sup>4</sup> La *N.R.F.*, avril 1931, pp. 488-507.

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*masque marqué par l'un des derniers grands destins du monde et qui s'arrêtait, ébloui, au bord du phare.*

*«Dès que se précisa cet éblouissant fantôme à lunettes, je sentis que toute la force de ses traits était dans sa bouche aux lèvres plates, tendues, extrêmement dessinées de statue asiatique. Il riait pour mettre à l'aise un camarade, d'un rire de tête qui ne ressemblait pas à sa voix – un rire qui montrait des dents très petites et très écartées, des dents extraordinairement jeunes dans ce fin visage à la chevelure blanche [...].*

*«Trotski ne parlait pas sa langue; mais, même en français, le caractère principal de sa voix est la domination totale de ce qu'il dit – l'absence d'insistance par quoi tant d'hommes laissent deviner qu'ils veulent en convaincre un autre pour se convaincre eux-mêmes, l'absence de volonté de séduction. Les hommes supérieurs ont presque tous en commun, quelle que soit la maladresse de certains à s'exprimer, cette densité, ce centre mystérieux de l'esprit qui semble venir de la doctrine et qui la dépasse de toute part, et que donne l'habitude de considérer la pensée comme chose à conquérir et non à répéter. Dans le domaine de l'esprit, cet homme s'était fait son propre monde et il y vivait. Je me souviens de la façon dont il me dit de Pasternak :*

— *Presque tous les jeunes Russes le suivent, en ce moment, mais je ne le goûte pas beaucoup. Je ne goûte pas beaucoup l'art des techniciens, l'art pour spécialistes.*

— *L'art est d'abord pour moi, répondis-je, l'expression la plus haute ou la plus intense d'une expérience humaine valable.*

— *Je pense que cet art-là va renaître sur toute l'Europe... En Russie, la littérature révolutionnaire n'a pas encore donné une très grande œuvre.*

— *La véritable expression de l'art communiste, n'est-ce pas non la littérature, mais le cinéma ? Il y a le cinéma avant et après Potemkine, avant et après la Mère.*

— *Lénine pensait que le communisme s'exprimerait artistiquement par le cinéma. Pour le Potemkine, la Mère, on m'en a beaucoup parlé comme vous. Mais je vais vous dire : ces films, je ne les ai jamais vus. Quand on les a projetés au début, j'étais au front. Plus tard, on en a projeté d'autres; et, quand on les a repris, j'étais en exil...»*

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

### **Le sommeil du «Vieux»**

Le visiteur l'interroge sur *«la persistance de l'individualisme dans le communisme [...] aussi différent de l'individualisme bourgeois [...] que celui-ci l'était de l'individualisme chrétien»*. A quoi «le Vieux» rétorque que, là encore, il faudrait partir de l'économique.

*«Les chrétiens ont pu vivre en fonction de la vie éternelle et ne pas attacher une grande importance à l'individualisme, parce qu'ils étaient très pauvres. Les communistes du plan quinquennal sont un peu dans la même situation, pour d'autres raisons. Les périodes des plans, en Russie, sont nécessairement défavorables à tout individualisme, même communiste [...]*

Et, comme le visiteur le harcèle sur ce point capital, il concède :

*«Une idéologie purement collective, uniquement collective, est inconciliable avec le minimum de liberté matérielle qu'impliquent le monde moderne et le communisme, à brève échéance. A très brève échéance [...]*»

Malraux le laisse à son *«sommeil de Vieux de la Montagne»* pour le retrouver le lendemain. Ils parlent de la campagne de Pologne qui avait opposé treize ans plus tôt des troupes françaises à l'armée Rouge, puis d'un éventuel conflit en Asie. Que feraient les Soviétiques contre les Japonais ? *«Je pense que nous combattrions sur le Baïkal»*, fait-il – et Malraux note que, quand il a usé de ce *«nous»* en apparence surprenant, son visage a pris une expression plus intense encore. Mais non quand, parlant de Staline, il dit *«l'autre»*. Et voilà le *«Prophète désarmé»* prophétisant. Il dit que les Américains, en quête de nouveaux débouchés, vont *«prendre la Chine [...]. Qui les en empêchera ? L'Europe sera assez occupée[...] La guerre avec le Japon sera inévitable»*.

### **Un homme nouveau**

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

Plus tard, ils parlent encore de mille sujets, de Lénine et de ce qu'il attendait du communisme.

«Un homme nouveau, certainement. Pour lui, les perspectives du communisme étaient infinies.»

*«Il réfléchit de nouveau. Je pensais à ce qu'il me disait le matin (à propos d'une certaine permanence de l'individualisme) et lui aussi, sans doute :*

— *Mais, dis-je, il me semble que pour vous...*

— *Non, au fond, je pense comme lui.»*

*«Ce qui passa tout à coup sous ses paroles, et ce que je crus sentir de Lénine à travers lui, ce fut la volonté d'expérimenter, dès qu'il se trouvait dans un domaine que le marxisme ne régissait pas. En somme, chez lui, le désir de connaissance menait à l'acte.»*

Et puis ils évoquèrent – Malraux évoqua – la mort. Alors Trotski :

*«Je crois que la mort est surtout un décalage d'usure. D'une part l'usure du corps, d'autre part celle de l'esprit. Si les deux se rejoignaient, ou se faisaient en même temps, la mort serait simple [...]. Il n'y aurait pas de résistance. Il avait soixante ans, il était gravement malade.»*

André Malraux, au moment où il écrit, c'est-à-dire alors que Trotski est proscrit par un régime communiste qu'il a fondé, et chassé par un gouvernement français issu deux mois plus tôt d'une émeute préfasciste, ne saurait s'en tenir à un reportage et à une interview. La conclusion de son article oppose le souvenir du proscrit aux images d'un film présenté par le parti communiste et qu'il vient de voir, celui d'une fête à Moscou *«écrasée par les gigantesques portraits de Lénine et de Staline»*. C'est, en forme d'apostrophe, une adhésion à la cause du «Vieux» :

*«Combien [...] parmi cette foule, pensaient à vous ? A coup sûr, beaucoup. Avant le film, il y avait eu des discours pour Thaelmann en particulier; l'orateur qui eût osé parler de vous, le premier moment d'inquiétude passé, eût écrasé bien vite à la fois*

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*l'hostilité bourgeoise et les prudences orthodoxes : cette multitude qui vous tait, vous l'habitez comme un remords [...]. Contre le gouvernement qui vous chasse, tous sont avec vous : vous êtes de ces proscrits dont on ne parvient pas à faire des émigrés.*

*«Malgré tout ce qui sera dit, imprimé, crié, la révolution russe est pour eux un bloc, et quelque chose de l'héroïsme qui secoua le Palais d'Hiver s'en va, humilié, avec votre solitude. [...]*

### **Vibrant appel**

*«[...] Je sais, Trotski, que votre pensée n'attend que de la destinée implacable du monde son propre triomphe. Puisse votre ombre clandestine, qui, depuis presque dix ans, s'en va d'exil en exil, faire comprendre aux ouvriers de France, et à tous ceux qu'anime cette obscure volonté de liberté rendue assez claire par les expulsions, que s'unir dans un camp de concentration est s'unir un peu tard ! Il y a trop de cercles communistes où être suspects de sympathie pour vous est aussi grave que de l'être pour le fascisme. Votre départ, les insultes des journaux montrent assez que la révolution est une<sup>5</sup>.»*

André Malraux rêve-t-il alors d'un rôle d'unificateur ? Au lendemain du 6 février 1934, il a contresigné un texte en faveur du «Front unique» désapprouvé par les communistes. Il intervient dans le même sens au cours des meetings organisés un peu partout contre l'expulsion de Trotski. Le surlendemain du jour où a été publié l'article de *Marianne*, il prononce une allocution au cours d'une réunion tenue salle Albouy, à l'initiative de la Ligue communiste (opposition de gauche) et du parti socialiste, aux côtés de Marceau-Pivert, de Pierre Franck et d'Yvan Craipeau. *La Vérité*, organe de la Ligue, fait amplement écho à l'intervention du romancier :

*«L'orateur lance un vibrant appel à la réalisation de l'unité pour la tâche qui s'impose, la révolution en France : «Sachons comprendre que la révolution est une.» Et, revenant sur l'expulsion du chef des bolcheviks-léninistes, il conclut au milieu de très*

---

<sup>5</sup> *Marianne*, 25 avril 1934.

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*vifs applaudissements en défendant* «qu'on humilie une part de la force révolutionnaire qui fit trembler Saint-Pétersbourg<sup>6</sup>.»

Deux semaines plus tôt, Léon Trotski avait manifesté sa sympathie au jeune écrivain en reprenant dans le même journal, où sévissait pourtant le dogmatisme, certains des arguments de son essai critique de 1931 dans la *N.R.F.* :

«*Qu'on lise attentivement les deux romans de l'auteur français Malraux, Les Conquérants et La Condition humaine. Sans se rendre compte des relations et des conséquences politiques, l'artiste formule ici un acte d'accusation foudroyant contre la politique de l'Internationale communiste en Chine et confirme par des tableaux et des personnages, de la façon la plus frappante, tout ce que l'opposition de gauche avait expliqué par des thèses et des formules<sup>7</sup>...*»

#### «Un silence cendreau»

Pendant toute cette période (1933-1934), Malraux se considère, sinon comme un trotskiste, en tout cas comme un sympathisant du grand proscrit. Moins pour les idées que défend «le Vieux» que pour les mythes qu'il incarne et la condition de Juif errant de la révolution qu'on lui fait ? Peut-être. Mais sa sympathie va assez loin pour le conduire à des gestes plus crânes que de parler dans des meetings parisiens. On a fait allusion déjà à l'épisode du voyage en U.R.S.S. de l'été de 1934, raconté dans *Les Combats et les Jeux*<sup>8</sup> par Clara Malraux, ce toast porté à Léon Davidovitch par l'invité de Maxime Gorki en réponse à celui d'une personnalité officielle buvant à la «*patrie socialiste*». Malraux crut-il vraiment alors que ce geste hardi, que ces propos incongrus, accueillis dans «*un silence cendreau*», leur vaudraient, à sa femme et à lui, d'être «coffrés» comme il en avertissait Clara ? En tout cas, il le fit.

---

<sup>6</sup> *La Vérité*, 27 avril 1934.

<sup>7</sup> *La Vérité*, 6 avril 1934.

<sup>8</sup> P. 125.

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

En 1935, l'auteur de *La Condition humaine* va manifester à nouveau son attachement à Trotski en lui donnant l'occasion de publier son article «Qu'est-ce que le national-socialisme ?» dans la *N.R.F.* Le fils du *leader* en voulut à Malraux de n'avoir pas obtenu, pour un si illustre collaborateur, une «pige» de plus de 500 F... «Le Vieux» s'en moqua, lui, satisfait d'avoir pu s'exprimer sur ce sujet essentiel dans l'organe le plus prestigieux de l'*intelligentsia* bourgeoise...

Mais la période d'adhésion morale ne dure guère – si la fascination historique reste intacte. Malraux a vite mesuré l'impossibilité où il est – et où seraient de plus grands que lui – de «*refaire l'unité de la révolution*». Entre ces pulsions historico-romantiques et le principe d'efficacité qu'il leur oppose, celui-ci l'emporte vite. Trotski est grand mais il est apparemment sans poids dans le combat contre le fascisme, le seul qui compte pour l'homme des *Conquérants*. Alors Malraux opte politiquement pour les proscripteurs contre le proscrit. Dès le mois d'avril 1935, il accomplit le geste de rupture en refusant d'intervenir en faveur d'un homme qui se réclame alors du trotskisme. Victor Serge, déporté par les autorités soviétiques lors de la première grande purge qui suivit l'assassinat de Kirov. Dans *La Vérité*, Trotski signale ce silence, non sans amertume<sup>9</sup>.

### «Jouer le jeu»

Désormais, la faille va constamment s'élargir entre celui qui combat stratégiquement et celui qui accepte tactiquement le stalinisme. En Espagne, le créateur de l'escadrille «España» choisit de «jouer le jeu» avec les communistes, seuls capables, selon lui, de dresser une digue contre la poussée fasciste. Il dote – ou laisse doter – son escadrille d'un commissaire politique stalinien et rompt toute relation avec le P.O.U.M. (Parti ouvrier d'Unification marxiste), dont le premier objectif est celui qu'il visait en 1934 – l'unité de la révolution – mais que la haine des agents du Komintern rejette de

---

<sup>9</sup> Dès le lendemain de la visite de Malraux à Royan, «L.D.» avait mis en garde ses compagnons contre un homme qui était en relations avec le P.C.F. et se rendait à Moscou. Méfiance qui avait été qualifiée d'«exagérée» par son entourage.

*Jean Lacouture : «Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.*

plus en plus vers le trotskisme. Et rien ne vient de son bord pour condamner la chasse aux trotskistes et aux anarchistes à laquelle se livrent les gens du N.K.V.D. et les patrons des Brigades internationales, pas plus que l'étrange procédure au terme de laquelle Zinoviev et Kamenev, les deux lieutenants de Staline, sont bientôt fusillés.

Alors, la rupture intervient, éclatante de la part de Trotski. En mars 1937, séjournant aux Etats-Unis, où il recueille fonds et appuis pour les républicains espagnols, Malraux a fait diverses déclarations – notamment dans une interview au journal mexicain *El Nacional* – en faveur de l'U.R.S.S. et de son rôle dans la lutte anti-franquiste, qu'il oppose à la politique de non-intervention du gouvernement Blum. Le 2 avril, *La Lutte ouvrière*, organe du Parti ouvrier internationaliste (trotskiste), publie un article sévère intitulé «Questions concrètes à M. Malraux», dicté par Léon Trotski<sup>10</sup>. Une semaine plus tard, le vieux *leader* prend lui-même la plume pour dénoncer le romancier-militant et le caractère «équivoque» des accusations portées contre Léon Blum :

*«Dans toutes les questions qui concernent l'Espagne, Staline a suivi et continue à suivre une politique tout à fait semblable à celle de Blum [...]. La responsabilité de cette politique que l'on mène à Moscou doit-elle retomber seulement sur Blum ? Cependant la mission de Malraux ne consiste pas en une clarification de ces questions. Comme d'autres diplomates, et surtout les «officieux», Malraux parle le moins possible de ce qui l'intéresse le plus.*

*«New York est maintenant le centre du mouvement pour la révision des procès de Moscou. C'est, soit dit en passant, le seul moyen de prévenir de nouveaux assassinats judiciaires. Il n'est pas nécessaire d'expliquer combien ce mouvement alarme les organisateurs des amalgames de Moscou. Ils sont prêts à recourir à n'importe quelle mesure pour arrêter ce mouvement. Le voyage de Malraux est l'une de ces mesures.»*

**«Pas d'héroïsme... »**

---

<sup>10</sup> Indication donnée par Pierre Naville à l'auteur.



Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*«En 1926, Malraux se trouvait en Chine au service du Komintern-Kouo-min-tang, et il est l'un de ceux qui portent la responsabilité de l'étranglement de la révolution chinoise [...]. Malraux, comme André Gide, fait partie des amis de l'U.R.S.S. Mais il y a une énorme différence entre eux, et pas seulement dans l'envergure du talent. André Gide est un caractère absolument indépendant, qui possède une très grande perspicacité et une honnêteté intellectuelle qui lui permet d'appeler chaque chose par son nom véritable<sup>11</sup>.*

*«Malraux, au contraire de Gide, est organiquement incapable d'indépendance morale. Ses romans sont tous imprégnés d'héroïsme mais lui-même ne possède pas cette qualité au moindre degré. Il est officieux de naissance. A New-York, il lance un appel à oublier tout, sauf la révolution espagnole. L'intérêt pour la révolution espagnole, cependant, n'empêche pas Staline d'exterminer des dizaines de vieux révolutionnaires. Malraux lui-même quitta l'Espagne pour mener aux Etats-Unis une campagne de défense du travail judiciaire de Staline-Vychinski. A cela, il faut ajouter que la politique du Komintern en Espagne reflète complètement la politique fatale de celui-ci en Chine. Telle est la vérité sans voiles<sup>12</sup>.»*

La violence du réquisitoire de Trotski s'explique. Quelques semaines plus tôt, en février 1937, lors du deuxième des grands procès de Moscou, un journaliste russe, Wladimir Romm, avait déclaré avoir rencontré Trotski à Paris, en juillet 1933, et reçu de lui des instructions pour le sabotage en U.R.S.S. Léon Davidovitch riposta aussitôt qu'il n'était pas à Paris en juillet 1933 mais à Royan, où Malraux lui avait rendu visite – ce dont il pouvait témoigner. L'écrivain garda le silence, à la grande fureur du «Vieux», qui communiqua au *New York Times* les éléments de son article de *La Lutte ouvrière*.

Riposte de Malraux : *«M. Trotski est à ce point obsédé par tout ce qui le concerne personnellement que, si un homme qui vient de combattre pendant sept mois en Espagne proclame que l'aide à la République espagnole doit passer avant tout, cette*

---

<sup>11</sup> Gide vient de publier son *Retour d'U.R.S.S.*

<sup>12</sup> *La Lutte ouvrière*, 9 avril 1937.

Jean Lacouture : «*Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle*»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

*déclaration doit, pour M. Trotski, cacher quelque chose*<sup>13</sup>.» Quelques jours plus tard, à l'occasion d'un dîner offert en son honneur par le journal *The Nation*, Malraux déclarait que, «*pas plus que l'Inquisition n'a atteint la dignité fondamentale du christianisme, les procès de Moscou n'ont diminué la dignité fondamentale du communisme*».

### «**C'est farfelu**»

Ainsi le dialogue s'était-il aigri au point que Trotski dénonçait en Malraux un agent stalinien et que Malraux en venait pratiquement à traiter le chef révolutionnaire de vieil ancien combattant replié dans l'obsession égocentrique. La mort même de Léon Davidovitch ne devait pas apaiser la querelle. Certes, au lendemain de la guerre (17 mai 1947), André Malraux devait évoquer son attachement au créateur de l'armée Rouge en déclarant au journaliste américain Cyrus Sulzberger que, «*s'il y avait aujourd'hui en France un mouvement trotskiste qui eût quelque chance de succès au lieu de la poignée de discuteurs qui se querellent avec les communistes, [je serais] trotskiste et non gaulliste*<sup>14</sup>». (Comme nous lui rappelions ce propos, vingt-cinq ans plus tard, André Malraux laissa tomber : «*C'est farfelu*»).

Cyrus Sulzberger n'est pourtant pas sujet à des hallucinations. Certain d'avoir entendu cette confidence, il devait attacher d'autant plus d'importance au texte d'une lettre de Victor Serge à Malraux qu'il cita dans le *New York Times* du 14 février 1948, et dans laquelle l'auteur des *Mémoires d'un révolutionnaire* félicitait celui des *Conquérants* de la position «*courageuse et probablement raisonnable*» qu'il avait prise en adhérant au R.P.F. gaulliste. Et le journaliste américain d'ajouter que Serge était «*un grand ami de Trotski*» - ce qui pouvait donner à penser que Léon Davidovitch, survivant aux coups de piolet de Jackson-Mornard, eût adhéré au R.P.F. entre MM. Triboulet et Barrachin...

---

<sup>13</sup> *New York Times*, 17 mars 1937.

<sup>14</sup> Cyrus Sulzberger, *Dans le tourbillon de l'histoire*, p. 256 (*A long row of candels*, New York, Mac Millan).

Jean Lacouture : «Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

Le 9 mars 1948, le grand quotidien new-yorkais publiait une lettre de Natalia Sedova dans laquelle la veuve de Trotski s'indignait que Malraux, «après des années de solidarité délibérée avec le stalinisme, [prenne] le rôle de sympathisant trotskiste, au moment où il fait alliance avec le centre de la réaction française». Rappelant que c'est précisément dans le même *New York Times* que Malraux avait présenté la question du procès de Moscou comme «une querelle personnelle entre Trotski et Staline», et assurant que, ministre de l'Information de De Gaulle en 1945-1946, l'auteur de *La Condition humaine* avait «supprimé la presse trotskiste française» Natalia Sedova mettait en doute l'amitié entre Serge et Trotski (rompue, en tout cas, longtemps avant la mort du «Vieux»). Elle concluait : «Que Malraux, que d'autres fassent ce qu'ils voudront. Ils ne réussiront pas à salir Trotski et le mouvement qu'il a fondé<sup>15</sup>.»

### **De pesantes allusions**

Citant ce texte cruel, Maurice Merleau-Ponty l'accompagnait de commentaires non moins désobligeants pour l'écrivain, qualifié de «paranoïaque» et qui, à force d'«ultra-subjectivisme» et de «vertige du moi» (qui lui fait confondre «son» quasi-trotskisme d'hier et «son» gaullisme d'aujourd'hui) «cesse d'être une cause en politique» et «devient chose et instrument<sup>16</sup>» (sous-entendu possible : de la politique américaine).

Cet article, publié dans une revue qui était éditée, comme la *N.R.F.*, par Gaston Gallimard, provoqua la seule crise qui ait jamais opposé Malraux à son éditeur. L'auteur de *La Condition humaine* menaça de rompre avec la maison de Gide et de Valéry si la revue de Sartre continuait d'y paraître. Il fit même de pesantes allusions à l'attitude ambiguë de la *N.R.F.* pendant la guerre : «Il y a des dossiers que l'on peut rouvrir», aurait-il déclaré. Gaston Gallimard s'inclina : *Les Temps modernes* émigrèrent de l'autre côté de la rue de l'Université, chez Julliard. Chassant les existentialistes, le

---

<sup>15</sup> Traduit et cité par Maurice Merleau-Ponty dans *Les Temps modernes*, n° 34, p. 176.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 180.

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

«conquérant» occupait le terrain. Procédure peu inspirée du culte de ce «héros libéral de l'Occident» dont il se réclamait alors.

Trotski-Malraux... L'histoire ne devait pas s'achever avec ce triste règlement de compte. Au moment de la publication des *Antimémoires*, l'auteur parlait de l'histoire contemporaine avec Roger Stéphane devant l'écran de la télévision française. Il n'a pas, dans ce livre, évoqué Trotski, qu'il tient, *«avec de Gaulle, Mao et Nehru pour l'homme le plus remarquable [qu'il ait] rencontré»*. Mais, ajoute-t-il, *«j'en parlerai, j'en parlerai»*. Comme son interlocuteur tente d'amorcer un parallèle entre Michelet et l'auteur de *L'Histoire de la révolution russe*, Malraux objecte : *«Trotski, c'est Michelet moins la générosité. Trotski n'a pas les bras ouverts, lui [...]. Il y a une fraternité profonde et assez belle mais ce n'est pas la générosité<sup>17</sup>»*.

### **Aigle et enfant**

Et c'est encore devant une caméra de télévision, aux côtés de Jean Vilar, pour la série d'entretiens intitulée «La Légende du siècle» (1972) que Malraux évoquera le plus fortement Trotski. Aux questions du grand comédien, il répond par ce portrait saisissant :

*«Il donnait l'impression éclatante du génie. Il parlait très bien le français et avait une éloquence naturelle tout à fait indépendante de l'éloquence politique. Devant lui, on était sûr d'être devant un très grand esprit. Mais il y avait aussi l'inattendu : ce qui était tout à fait surprenant, c'est que son visage était absolument blanc. Il avait le teint extrêmement clair et cette sorte de houppe qu'on voit sur ses photos. Il riait assez volontiers et il avait des dents d'enfant. Dans ce visage d'aigle un peu singulier, dès qu'il riait apparaissait un visage d'enfant.»*

Après avoir évoqué le conflit (*«Nous nous sommes fâchés...»*) qui les avait opposés en 1936-1937, Malraux poursuit, repris par sa hantise : *«Trotski avait, dans son éloquence, un côté Victor Hugo, Révolution française, cette éloquence qui va de Danton*

---

<sup>17</sup> Interview diffusée le 9 septembre 1967.

Jean Lacouture : *«Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»*,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.

à Jaurès. Une éloquence verbale que Lénine ne possédait pas. Trotski manifestait en permanence cette conviction que, quoi que nous ayons fait, le problème capital restait encore à résoudre. C'était la théorie de la «révolution permanente», tandis que Lénine pratiquait la théorie de l'escalier : chaque marche conquise était une victoire. Il avait un côté écureuil qui amasse des noisettes. Tandis que Trotski, lorsqu'il avait gagné trois étages, disait "Et maintenant, nous nous retrouvons en face du problème révolutionnaire fondamental." Le mot prophète lui convient donc certainement... Le grand prophète, c'est tout de même un prédicateur d'irrationnel<sup>18</sup> .»

Zarathoustra ? Malraux, pour l'évoquer, use des mêmes mots. Si peu marxiste qu'il soit, et si proche de celle de Nietzsche que paraisse sa conception de l'histoire accomplie par les mythes, Malraux se garde de confondre l'homme du «Gai Savoir» et celui de l'armée Rouge.

### **Les rêves du «Vieux»**

Il n'en reste pas moins persuadé que dans les deux grands débats qui l'opposèrent à Léon Davidovitch Trotski, celui qui eut pour thème la révolution chinoise – les communistes devaient-ils s'allier au Kouo-min-tang, pour s'insuffler d'abord sa force, ou tenter d'exister par eux-mêmes, au risque d'être aussitôt écrasés ? – et celui dont la guerre d'Espagne fut l'occasion – le vrai combat était-il en Espagne, aux côtés des staliniens, ou en Union soviétique, où les procès dévoilaient les cruautés du stalinisme ? –, c'est lui qui exprimait la politique rationnelle, et «le Vieux» des rêves confusément prophétiques.

Mais Franco l'a emporté tandis que l'intervention soviétique en Espagne a surtout permis à Staline de liquider tout ce qui n'était pas l'appareil de sa propre puissance. Quant à la Chine, les deux thèses se sont écroulées au bénéfice de la troisième, celle de l'appel à la paysannerie prolétaire, que ni Trotski, ni Kyo le néo-trotskiste, ni Borodine ou Vologuine, les «possibilistes», n'entrevoient.

---

<sup>18</sup> Dans la version du *Magazine littéraire*, juillet 1971, n° 54.

*Jean Lacouture : «Malraux et Trotski – Extrait d'André Malraux, une vie dans le siècle»,  
Le Nouvel Observateur, 7 mai 1973, p. 78-81, 84, 89, 92, 97, 100, 105, 108, 113-114.*

Restent, dans cette carrière à éclipses de révolutionnaire de roman, ces dialogues de Malraux avec l'homme d'Octobre. S'il faut s'en tenir aux mots, autant qu'ils viennent de haut, et aillent loin.